

# *L'Agneau chaste* de Franck Varjac, ou comment traiter de la paidérasie en littérature



À propos des louanges du *Monde* décernées à ce roman

par Louis Geschenk

La quatrième de couverture de *l'Agneau chaste* déclare que le sujet extrêmement délicat abordé par Franck Varjac — à savoir la pédophilie<sup>1</sup> — explique le silence gêné qui a entouré la sortie du roman, en l'an 2000. Seul le talent de l'auteur aurait permis qu'il soit néanmoins remarqué de Josyane Savigneau, laquelle en a donné une recension flatteuse dans *le Monde*.

Cette déclaration — habile du point de vue de la réclame — est-elle fondée ? Y répondre comme je vais tenter de le faire, c'est au fond contribuer à une réflexion plus générale : quelle place peut prétendre occuper, aujourd'hui, la pédophilie dans la production romanesque française ? Et, surtout, de quelle manière le sujet peut-il être traité ?

1 Dans un mouvement sciemment obscurantiste, les médias persistent à faire l'amalgame entre l'amour des petites filles et l'amour des garçons désignées par le même mot-écran de *pédophilie*, ce qui leur permet d'occulter une donnée anthropologique qui est aussi un fait de civilisation considérable : la paidérasie.

Pour les lecteurs qui n'auraient pas encore lu *l'Agneau chaste*<sup>2</sup>, résumons en deux mots ce très beau et très court roman (90 pages, dans un format équivalent à un in-16). Le narrateur, David Langlade, se remémore, une trentaine d'années après les faits, l'expérience amoureuse déterminante qu'il a vécue, à l'âge de treize ans, avec Fabrice Villeneuve, un homme de trente-deux ans, marié et père d'une petite fille. Expérience déterminante parce qu'elle restera unique et orientera toute la vie de David. La découverte de cette relation secrète par un odieux personnage qui la dénonce aussitôt provoque en effet un drame, l'éclatement de deux familles et la solitude affective, qui semble définitive, du narrateur.

Reconnaissons d'abord que l'on ne saurait contester le talent de l'auteur. Cela se décèle déjà au choix, très judicieux, du présent de l'indicatif, pour une histoire dont on sait d'emblée qu'elle se situe dans le passé. Ce temps présent donne toute sa force au récit et à la montée graduelle de la tension amoureuse, jusqu'au drame. Il autorise des effets de style mieux adaptés qu'un temps passé aux objectifs du romancier : permettre au lecteur d'appréhender de manière plus directe et plus poignante les sensations du héros de treize ans, de partager ses sentiments, de l'intérieur, de façon très intime.

Or, l'originalité de ces sentiments, et l'analyse fine qui en est donnée, non seulement confirment le talent de Franck Varjac, mais confèrent, à mes yeux, toute sa beauté à *l'Agneau chaste*. Je pense plus précisément, en écrivant cela, à la perception qu'a David, le jeune garçon, de la vulnérabilité de Fabrice, son amant, un adulte pourtant si grand et si fort qu'il lui « paraît immense » (p. 52) : « [...] il tend une main tremblante vers ma joue. Oui tremblante... Fabrice a peur. » (p. 39).

À treize ans, un garçon peut donc comprendre, par les effets visibles de sa séduction, le pouvoir qu'il exerce sur un adulte : « [...] et quand ses yeux croisent les miens, je découvre le regard perdu d'un homme qui

2 « L'agneau-chaste » est l'un des noms vulgaires du *gattilier*, un arbuste répandu sous les climats méditerranéens, et dont les baies, au goût et à l'arôme poivrés, ont des propriétés médicinales connues depuis des millénaires, encore exploitées aujourd'hui : il soulage les syndromes prémenstruels. Selon Dioscoride, la boisson préparée à partir des baies du gattilier diminuait la libido ; aussi les moines, au Moyen Âge, consommaient-ils ces baies, d'où le nom de « poivre des moines » donné encore à cet arbuste. À la fin du roman, le narrateur trouve ironique de tomber, par hasard, sur un livre de botanique qui mentionne cette plante.

m'appartient. » (p. 40), « De moi dépend maintenant son bonheur ou son malheur. Je mesure soudain mon pouvoir [...] » (p. 52), « Quand je reste immobile et que je le regarde m'aimer, je me sens fort, d'une force et d'un pouvoir étonnants. Il me semble que Fabrice m'appartient plus que je ne lui appartiens. Il suffirait d'un mot, une phrase pour que je le blesse. Quand il me parle, avant ou après l'amour, sa voix tremble un peu, alors que je me sens tellement serein, heureux d'être aimé à ce point. » (p. 58).

Voilà des propos qui sont de nature à remettre en cause les idées largement répandues sur « l'emprise perverse du pédophile sur sa victime ». Il y a encore, dans ce même mouvement à contre-courant, le beau dialogue qui suit la question de David à son amant : « Fabrice, pourquoi m'aimes-tu ? Pourquoi moi, alors que tu es marié et que... » (p. 74), dialogue qui contribue à donner à cette histoire d'amour un caractère presque sublime, et donc intolérable pour le Français moyen, « bon père de famille ».

En vérité, pour comprendre son acceptation flatteuse par la critique du *Monde*, il faut compter avec la contrepartie qu'offre le roman. Une contrepartie au poids considérable, qui rend ce récit acceptable pour l'opinion publique actuelle et qui permet de comprendre qu'un journal de grande réputation ait pu, sans risquer les foudres des bien-pensants, lui décerner quelques lauriers.

Que démontre en effet *l'Agneau chaste* ? Que cet amour coupable entre un adulte et un garçon de treize ans, si beau qu'il soit, est, dans la société actuelle, tout à fait destructeur. En l'occurrence, l'amour entre Fabrice et David a dévasté deux vies, deux familles : si on n'apprend qu'à la fin du roman que Fabrice a échappé à la prison, on sait en revanche que sa femme s'est enfuie, emportant leur fille ; David, battu par son père, est éloigné en pension, et mène ensuite une vie solitaire. Sa famille aussi a éclaté : madame Langlade a choisi de quitter le foyer conjugal avec un moniteur de plongée... Lorsque le scandale est sur le point de survenir, le narrateur a parfaitement conscience du caractère dévastateur de son amour : « Le détonateur, c'est moi. Je suis celui par qui la honte va venir, celui qui peut détruire notre famille. » (p. 80).

Et puis il y a une démonstration très forte, celle qui, sans aucun doute, sera retenue par la grande majorité des lecteurs, oublieux de la genèse purement sociale du phénomène : le poids du secret qu'impliquent de telles amours est beaucoup trop lourd à porter pour un garçon de treize ans ; les dégâts psychologiques chez un jeune contraint au mensonge sont considérables.

Dès le départ, David sent qu'il va commettre une faute lourde. Lorsque Fabrice lui propose, pour la seconde fois, une balade en mer, il se fait cette réflexion : « Je ne veux pas. Quelque chose en moi me signale un danger. Une petite alarme, un voyant lumineux qui s'affole brusquement. » (p. 36).

David a peur, et néanmoins va accomplir les gestes qui le condamnent à la solitude et au secret : « Puis-je m'avouer ce que j'ai osé faire ? Puis-je nommer ce que je suis devenu ? Je suis incapable de retenir mes larmes plus longtemps. La honte, le dégoût, mêlés au désir de recommencer, m'étourdissent. » (p. 43).

Le jeune garçon connaît certes un bonheur inouï auprès de Fabrice, mais il a conscience de l'extraordinaire fragilité de ce bonheur. Une chute brutale le menace : « Je suis au bord d'un précipice, je le sais, mais je ne veux pas qu'on me le dise. Tant que personne ne hurlera : "Attention !", je n'aurai pas peur de ce gouffre à mes pieds. Pour l'instant, je ne peux pas contrôler en même temps le bonheur et la terreur. » (p. 66). Avant même la chute, David sait qu'il a franchi une ligne qui le condamne pour toujours à la dissimulation, notamment vis-à-vis de sa famille, devenue étrangère : « Chaque soir, à table, je me sens en compagnie de trois étrangers. » (p. 65), « Se taire. Mentir. Des années d'hypocrisie en perspective. » (p. 49).

Le retrait du monde est complet, car il en va de même au lycée : « Je me sens étranger à mes camarades de classe, prisonnier de mon secret, muré dans une solitude qui garantit cependant ma tranquillité. » (p. 59). Cette impression va très loin, jusqu'au malaise physique : « Intolérable, je n'ai pas d'autre mot pour définir l'air qu'il me faut respirer au lycée. Je vis des heures de solitude absolue, j'écoute des discours qui m'exaspèrent et je côtoie des garçons qui seraient capables de me lyncher s'ils apprenaient mon secret. Il y a dans les conversations, dans les attitudes de ces jeunes loups, toute la violence et l'intolérance du monde. Lundi, au milieu d'un cours, je me retourne vers mon voisin de table le temps de murmurer : "Je vais dégueuler !" et je sors pour vomir dans le couloir. » (p. 68).

La meilleure preuve que le secret est, en lui-même, intolérable, invivable pour un garçon de treize ans, est apportée par le soulagement que celui-ci ressent lorsque, enfin, le drame a éclaté. Son père le roue de coups, et néanmoins ce qu'éprouve David est un immense soulagement : « C'est étrange, mais je me sens bien, si ce n'est cette douleur aiguë sur la pommette gauche.

Voilà, c'est fait. Je ne pense pas à l'avenir, je constate seulement que je n'ai plus cette angoisse qui me noue le ventre depuis plusieurs semaines. Je ne tremble plus, je suis soulagé d'un poids trop lourd à porter. » (p. 83).

La démonstration du caractère insupportable, chez un adolescent de treize ans, du secret qu'impliquent des amours clandestines avec un adulte est donc amplement faite dans *l'Agneau chaste*. Le roman a ainsi gagné son imprimatur.

Mais ce n'est pas tout. Une image positive de la paidérasie va encore voler en éclat. Vous aviez entendu parler, par un chapitre célèbre de Xénophon<sup>3</sup>, du lien entre paidérasie et pédagogie ? Autres temps, autres mœurs, autre morale. Aujourd'hui, le pédophile ne pense qu'à son plaisir et, à la rigueur, s'il n'est pas trop égoïste, à celui de son aimé. Fabrice Villeneuve n'enseigne rien à David, pas même le judo qu'il est pourtant censé lui professer une heure par semaine : les cours de judo ne sont qu'une ruse pour permettre les rencontres entre les deux amants.

Sur le plan scolaire, la découverte de la volupté, chez un adolescent amoureux d'un adulte, exerce des effets dévastateurs. David devient indifférent à tout ce qui se passe au lycée, camarades, professeurs, enseignement : « Je suis largué, je m'en rends compte. Je n'ouvre plus aucun livre, ne prends plus aucune note. Que m'importent ces règles et ces discours répétés jusqu'à l'abrutissement, la nausée. L'école n'est plus qu'une prison, un univers carcéral qui assassine mes libertés, étouffe mes désirs. » (p. 60-61). Plus rien n'existe, pour David, en dehors du plaisir qu'il prend, une fois par semaine, le mercredi à la même heure, avec Fabrice. Lorsque les résultats qu'annonce le premier bulletin trimestriel se révèlent catastrophiques, et que sa mère cherche des explications, David se montre d'une totale indifférence : « J'avance comme un somnambule, de plus en plus étonné que la terre est peuplée d'individus préoccupés par des soucis qui me sont totalement étrangers. Ma vie recommence chaque mercredi à dix-sept heures, pour s'achever une heure plus tard. » (p. 61-62). Devant les interrogations de sa mère, la réflexion de David ne se différencie en rien de celle que tiendrait un drogué : « Aujourd'hui, cela n'a aucune importance, rien ne peut me toucher, me réjouir ou me révolter. Je suis une ombre douloureuse qui attend mercredi, dix-sept heures. » (p. 62-63).

Un autre atout, qui n'est pas le moindre à mes yeux pour lui garantir en quelque sorte l'imprimatur, confère à ce roman son caractère plus qu'acceptable pour le public contemporain. Il n'est pas le moindre, car il est le plus subtil. Il consiste à donner de l'amant, Fabrice, une double description, l'une formulée en clair, l'autre sous-jacente. Au lecteur de tirer les bonnes conclusions.

3 Xénophon, *la République des Lacédémoniens*, II, 12.

Il y a, au premier plan, plan explicite puisque construit par les énoncés narratifs, l'image séduisante d'un homme encore jeune, attirant, sensuel, à la fois fort, fragile et prévenant — en apparence — vis-à-vis de son aimé.

Et il y a la réalité implicite, non dite, l'image non pas monstrueuse (ce serait trop gros), mais fortement négative que donne, du même Fabrice, les faits relatés. Un égoïste et un lâche, comme doit l'être tout bon pédophile. Égoïste, car il est clair que Fabrice expose David à des dangers insensés, sans se soucier des conséquences de leur liaison autrement que par de belles déclarations d'intention. La scène qui va provoquer le drame est incroyable de ce point de vue : dans le gymnase, un soir de rencontre furtive, Fabrice arrête David qui est sur le point de se déshabiller : « Non, on n'aura pas le temps ». Pas le temps. Alors, que fait-il ? La phrase suivante est édifiante : « Puis il défait son pantalon. Les cuisses ouvertes, Fabrice m'offre sa verge. » C'est la scène cruciale du roman, parce qu'elle est celle qui provoque le drame. Les deux amants sont en effet surpris par le gardien du complexe sportif, qui est (je suis tenté d'ajouter « bien sûr ») un ancien légionnaire, un facho, estropié, à la voix et à l'allure de bouledogue.

La suite donne toute la mesure de la pusillanimité et de la lâcheté du personnage de pédophile qu'est Fabrice. Court-il, en effet, après le gardien pour discuter avec lui ? Va-t-il essayer de le contraindre au silence ? Va-t-il, tout du moins, tenter de connaître à quelles conditions celui-ci accepterait de se taire ? Mieux, va-t-il lui faire comprendre que son témoignage ne vaudrait rien (*testis unus, testis nullus*<sup>4</sup>), contre les déclarations des deux personnes incriminées ? Non. Imagine-t-il, tout de suite, de fabriquer pour David un alibi, afin de faire croire qu'en aucun cas il ne pouvait se trouver à ce moment-là au gymnase ? Non. Au pire, envisage-t-il de provoquer une discussion avec sa femme et avec les parents de David ? Non. Fabrice réagit comme un enfant surpris les doigts dans un pot de confiture. Il vaut la peine de citer intégralement le passage décrivant sa réaction :

« Fabrice est en face de moi, livide et hagard. Il lève les bras et les laisse retomber en signe d'impuissance. Nous restons là tous les deux, Fabrice face au mur qu'il martèle de ses poings et moi recroquevillé sur une chaise. Nous demeurons figés, un long moment, parce qu'il faut du temps pour contenir notre honte, notre humiliation et la peur qui me donne envie de hurler.

4 *Un seul témoin, pas de témoin.*

Fabrice se tourne vers moi, le visage inondé de larmes.

—Ce salaud a signé notre arrêt de mort. David, pardon... Pardonne-moi. Tout ça est de ma faute, j'aurais dû penser à lui, à ses tours de garde. Je n'ai pas réfléchi !

Fabrice sanglote, me demande mille fois pardon et moi je me dis qu'il n'y a plus rien à espérer puisque Fabrice est vaincu, plié en deux à mes pieds. "On est perdus !" Je ne cesse de me répéter ces mots sans mesurer totalement ce qu'ils cachent.

—Maintenant, il faut rentrer chacun chez soi, peut-être qu'il ne dira rien, peut-être... » (p. 76-77).

Peut-on être plus bête ?

En somme, Fabrice est un pédophile tel qu'on peut l'accepter : un faux héros, vrai poltron quand on y réfléchit bien, mais gentil quand même aux yeux de sa victime. Car Franck Varjac joue encore, avec doigté, sur le premier plan, sur la touche sensible, en prêtant à Fabrice cette déclaration d'intention aussi généreuse qu'inconséquente : « Ils ne pourront pas te faire de mal. C'est moi le coupable. Je ne les laisserai pas te nuire ni te blesser. » (p. 67).

Vous avez bien lu : « *C'est moi le coupable.* » Fabrice avait donc bel et bien conscience du mal qu'il accomplissait. Et il ne va rien faire d'autre, après cette proclamation fumeuse, que s'enfuir, abandonnant David à son sort : un salaud, doublé d'un couard. Le pédophile parfait, crédible malgré ses défauts — ou plutôt grâce à eux —, qui reste attentionné (au premier plan) puisqu'il a pu séduire un garçon de treize ans et lui paraître un demi-dieu.

Ce personnage si contemporain et, en définitive, si humain, il fallait en effet du talent pour le concevoir et lui donner ces nuances. Franck Varjac, avec ce récit à la première personne, a fait preuve d'une incontestable habileté de romancier.

Dans un entretien qu'il a donné sur la Toile, il avoue avoir tenté d'écrire cette histoire du point de vue du « pédophile »<sup>5</sup>, et avoir constaté que cela ne convenait pas. Comment, en effet, faire passer le point de vue d'un salaud sans heurter la sensibilité du lecteur moyen ? Raconté par l'adolescent, dont le public excuse les faiblesses, le récit prend une tout autre

5 Que Franck Varjac fasse lui-même la confusion entre paidérasie et pédophilie (l'expression « actes de pédophilie » apparaît dans le roman à la page 48) indique assez le caractère conformiste de ses idées.

tonalité. Le lecteur peut s'expliquer la conduite d'un jeune adolescent qui n'a encore aucune expérience de la vie et qui reste, de toute évidence, une victime, face à un pervers doté de la beauté et de la gentillesse du diable.

Remarquons néanmoins qu'il n'était pas impossible, sur le plan technique, de raconter cette histoire du point de vue de l'adulte. Le risque était de construire un personnage compréhensible, humain, voire sympathique. Et par conséquent de voir ce roman systématiquement refusé par tous les éditeurs.

La réponse à la question posée dans l'introduction est donc claire : la pédophilie n'a de place dans la production romanesque française que dans la mesure où elle se conforme aux clichés véhiculés par les médias : l'histoire doit être dramatique et le pédophile doit n'être, peu ou prou, qu'un salaud. Seule sa victime pourra, sous certaines conditions, paraître aimable. *L'Agneau chaste* répond à ces critères.

Il n'y a, à la rigueur, pour accepter de publier une belle romance mettant en scène un pédophile sensible, délicat, sympathique, bref un véritable héros, que les petits éditeurs indépendants. Mais ceux-ci savent qu'un tel roman, ignoré de la critique, sera condamné, sinon à la censure directe, du moins aux tirages infimes, ce qui est une forme molle, mais combien efficace, de censure.

Est-il nécessaire d'ajouter que, malgré tout, les histoires qui décrivent de manière naturelle et lumineuse un amour vécu entre un homme et un garçon existent ? Il faut, ici, souligner un aspect positif de l'ère Internet : le lecteur intéressé par cet aspect non convenu des amours intergénérationnelles doit savoir chercher sur la Toile et repérer les petits éditeurs qui s'autorisent une telle « licence ». L'ère des samizdats ne fait que commencer. ■